

MA RENTRÉE LITTÉRAIRE PAR MÉTHYLÈNE CRASPEC

Sommaire

p.2 : Ma rentrée littéraire ou Comment le dernier Amélie Nothomb s'est retrouvé dans la pâte à crêpes

p.3 : Ma rentrée littéraire ou Comment certains tapinent dans les pages livres de Télérama

p.4 : Ma rentrée littéraire ou Comment j'ai détruit le stock du dernier Orsenna en faisant la lessive

p.5 : Ma rentrée littéraire ou Comment certaines femmes écrivains nous cassent les ovaires

p.6 : Ma rentrée littéraire ou Comment je vis depuis trop longtemps avec Alexandre Jardin

p.8 : Ma rentrée littéraire ou Comment j'ai créé une hécatombe parmi les lectrices de Justine Lévy

p.9 : Ma rentrée littéraire ou Comment je pourrais écrire à moindre frais la vie sexuelle de Méthylène C.

p.10 : Ma rentrée littéraire ou Comment je transgresse l'ordre établi pour décerner mon Goncourt 2009 à moi

p.11 : Ma rentrée littéraire ou Comment du haut de mes 17 ans et demi je fais le bilan des prix littéraires

p.13 : Ma rentrée littéraire ou Comment entre deux devoirs de philo je fais le bilan de la rentrée littéraire derrière la caisse de la librairie-crêperie familiale

Ma rentrée littéraire ou Comment le dernier Amélie Nothomb s'est retrouvé dans la pâte à crêpes

Par Méthylène Craspec

A Toulouse comme ailleurs, c'est la rentrée littéraire. Comme vous le savez peut-être, mes parents tiennent une librairie-crêperie sur la place du Capitole et étant en vacances après avoir obtenu 19,5/20 aux épreuves de Français du bac, je donne un coup de main au magasin en attendant la rentrée. Bien entendu on ne trouvera pas dans notre librairie les 650 nouveautés qui sortent (faut pas déconner, les murs sont pas extensibles), mais on n'en a déjà pas mal et en ouvrant les cartons je m'aventure à en lire certains...avec précaution, on sait jamais. En effet, l'an dernier mes parents se sont retrouvés aux urgences à mon chevet par un bel après-midi de septembre : j'étais entre la vie et la mort, suite à une attaque cérébrale après avoir voulu lire le dernier Eric-Emmanuel Schmidt.

Bref, je vais vous dire ce que j'en pense de cette rentrée littéraire, modestement (après tout je ne suis qu'une lycéenne lambda, certes peut-être un peu plus futée que la moyenne mais sans plus finalement) mais en toute liberté car contrairement aux critiques littéraires des grands médias, je n'ai aucun intérêt à privilégier Hachette plutôt que Gallimard ou un tel plutôt que machin.

Hier, mes parents étaient partis faire des courses à Auchan et je me retrouvais toute seule à la librairie, heureusement déserte à cette heure matinale (avant 11 heures, les librairies sont vides, il faut le savoir) avec la mission de faire la pâte à crêpe pour les clients du midi (des représentants d'Albin Michel adeptes de la crêpe Suzette et de chansons paillardes). Ambidextre de nature, je décidais de préparer la pâte à crêpe tout en parcourant les livres de la rentrée : au milieu de tous les livres chiants et sordides sur la guerre, la Shoah et le cholestérol, je me fendis la poire en parcourant le gros bouquin de Martin Winckler, « Le chœur des femmes », un roman se passant dans le milieu médical avec des personnages (y compris féminins) n'ayant rien à envier au Docteur House, surtout pas son cynisme et qui mériterait le sticker « Lu et approuvé par le C.A.K.E. ». Écoutant les bons conseils de mon amie et néanmoins postière Bertille, je zappais le Beigbeder et pris même l'initiative de ranger direct dans le bac des retours le premier roman de Sacha Sperling, « Mes illusions donnent sur la cour ». Je vous arrête tout de suite : ce jeune arriviste n'est pas le rejeton d'Aaron Spelling, le défunt producteur des pires séries américaines jamais produites, mais celui de deux réalisateurs français très mauvais, à savoir Alexandre Arcady (qui nous avait déjà fait le coup du fils artiste avec Alexandre Aja, coupable du très mauvais et ridiculissime film « Mirrors »,

qui se voulait une adaptation du très bon et très recommandable film coréen « Into the mirror » de Kim Sung-Ho) et Diane Kurys (j'avoue que je n'ai pas sa filmo en tête hormis un film en costume avec Benoît Magimel pas désagréable à regarder et Juliette Binoche toujours aussi mauvaise actrice mais encore pire quand elle écrit des livres).

Après avoir parcouru sans déplaisir « Ce que je sais de Vera Candida » de Véronique Ovaldé et « Le voyage à Bordeaux » de Yoko Tawada tout en versant la farine, je me hasardai à jeter un œil (pas les deux puisque je cassai mes œufs en même temps au-dessus du saladier) au dernier Amélie Nothomb « Le voyage d'hiver » et au bout d'une phrase il me tomba littéralement des mains, en plein dans le saladier. Le livre était bon à foutre à la poubelle mais après tout est-ce que ce n'était pas là sa vraie place ? Quant aux représentants d'Albin Michel, ils n'auraient que ce qu'ils méritaient : depuis le temps qu'ils en gavaient les médias et les lecteurs, ils allaient en bouffer eux aussi du Nothomb et en crêpe suzette s'il vous plaît !

Ma rentrée littéraire ou Comment certains tapinent dans les pages livres de Télérama

par Méthylène Craspec

En feuilletant une pile de magazines, allongée sur un transat au bord de ma piscine toulousaine, en sirotant un punch, je tombe sur une photo en noir et blanc d'un jeune mec pas mal de sa personne torse nu au regard aguicheur : pub pour un nouveau parfum ? pour un service téléphonique surtaxé réservé aux mecs qui aiment les mecs ? Que nenni : on est dans les pages livres de Télérama et c'est la photo très flatteuse de Nicolas Fargues, le romancier français beau gosse (cherchez pas, y en a pas d'autre). Je n'ose imaginer ce qu'aurait pu donner l'équivalent féminin. Que font les défenseurs de la cause des hommes ? Non, Nicolas Fargues n'est pas qu'un objet sexuel, un fantasme ambulante mais non moins littéraire pour la ménagère de moins de 50 ans détentrice d'un bac + 2 : Nicolas Fargue est un écrivain, un vrai. D'ailleurs sa femme est écrivain aussi, si ça n'est pas une preuve ça ! « Un roman d'été », son nouveau roman au titre très inspiré, est comme d'habitude inintéressant au possible (la vasectomie de mon chien à côté c'est passionnant), mal écrit (comparé à ça Amélie Nothomb c'est Duras) et un peu ridicule sur les bords. Avant que vous ne criiez à l'injustice (je vous entends d'ici), je vous soumets la première phrase, histoire de juger sur pièce :

« C'est dingue, tout ce que les gens peuvent balancer à la mer », pensa John en déplorant aussitôt la banalité de sa remarque.

Si vous vous demandez comment on peut publier un roman qui commence comme ça, je vous rassure, moi aussi.

Sinon, j'ai quand même déniché des romans intéressants et lisibles (car malgré ce que disent Télérama et les Inrocks, pour moi Marie N'Diaye, c'est illisible) avec « Vendetta » de R.J. Ellory (si vous n'aviez pas lu son précédent « Seul le silence » l'an dernier, jetez-vous dessus, il n'est jamais trop tard pour bien faire) mais aussi un premier roman français de François Beaune, « Un homme louche », qui se présente comme le journal intime de Jean Daniel, alias Glaviot, un ado crado et mal intentionné et qui est plutôt drôle même si le procédé n'est pas d'une originalité folle (le coup du narrateur ado on a dû nous le faire 3000 fois depuis « L'attrape-cœur » de Salinger : c'est en général un moyen de justifier le laisser-aller du style et l'oralité du langage).

Bientôt ma rentrée en terminale et, cédant à la psychose, j'envisage de me replier dans la librairie avec des doses massives de Tamiflu et des vivres (je stocke actuellement les paquets de coquillettes, biscottes et Nutella en vue de passer l'hiver). Attention, je vous mets en garde, il existe quelque chose de plus dangereux que la grippe A et qui devrait faire des victimes par milliers cet hiver : le nouveau roman à l'eau de rose de P.P.D.A. avec une héroïne jeune, belle, mystérieuse, vaporeuse, fragile, un peu pute (mais juste un peu alors) et un héros nul comme d'habitude, j'en vomis d'avance.

Si un seul de ses bouquins rentre dans la librairie, je divorce de mes parents !

Ma rentrée littéraire ou Comment j'ai détruit le stock du dernier Orsenna en faisant la lessive

par Méthylène Craspec

Erik Orsenna : ça peut plus durer, faut arrêter maintenant. Je sais pas moi, il n'a qu'à repartir en mer avec Isabelle Autissier ou aller prêcher la bonne parole à l'école primaire (il a écrit un bouquin pour défendre le subjonctif, un sur la grammaire et un pour expliquer la mondialisation, dans le genre pédagogue, il se pose là le type...) et pourquoi ne reste-il pas bien tranquillou sur son siège à l'Académie française dans son beau costume vert avec son épée et son chapeau tout pourris en attendant que la mort vienne le délivrer de son triste destin de gratte-papier de la littérature ? Non, Monsieur fait des bouquins : cette fois c'est « Et si on dansait ? », et pourquoi pas « Voulez-vous danser grand-père ? » tant qu'on y est ?

Dans la librairie de mes parents, on est littéralement envahi de bouquins, c'est bien simple y en partout et on est obligé d'en stocker dans la maison, histoire que les clients

puissent circuler sans marcher dans un PPDA (ça sent comme la merde de chien sauf que ça porte pas bonheur mais heureusement c'est moins chiant à nettoyer...). Donc on a mis des piles de bouquins un peu partout dans la maison : les plus chics au salon (Quignard, Haenel, N'Diaye, Mauvignier) pour la réputation auprès des invités les plus prestigieux, et les moins montrables au garage ou dans la buanderie (faut pas déconner, on va pas entreposer les Sacha Sperling au milieu du salon : ses illusions donnent peut-être sur la cour mais chez moi son bouquin donne sur la caisse du chat). Or, c'est pas ma faute si la pile de Orsenna se trouve près de la machine à laver. Vous savez comment c'est : un accident est si vite arrivé et malheureusement j'ai dû annoncer à ma mère que les vingt exemplaires d'Orsenna étaient pleins d'eau et de lessive suite à une terrible fuite de la machine à laver. Elle m'a fait un speech sur la crise des librairies indépendantes, les impôts fonciers et tout le toutim, elle a dit que l'achat d'une nouvelle machine à laver s'imposait et que du coup il n'était plus question qu'elle et mon père paient mon permis et que je n'aurais qu'à faire du baby-sitting et puiser dans mon compte épargne. Voilà où ça mène l'amour de la bonne littérature, car je vous dois la vérité : c'est moi qui ai balancé les exemplaires d'Orsenna dans la machine à laver, en espérant pouvoir effacer l'encre de ses mots merdiques pour récupérer des bouquins propres, c'est-à-dire libérés de sa prose vomitive. Ca n'a pas marché, mais on a dû jeter ces torchons. J'ai au moins la satisfaction du devoir accompli : Méthylène, martyr de la cause littéraire...

Info de dernière minute : les premières listes des auteurs en lice pour les prix littéraires sont tombées et j'apprends, avec stupéfaction et désarroi, que « La délicatesse » de David Foenkinos (Gallimard), l'homme au corps d'enfant et à la tête de fouine, est le seul à être en course pour les quatre grands prix, Goncourt en tête... De qui se moque-t-on ? Encore une histoire d'amour à la con racontée par un petit malin qui se croit drôle, le mal du siècle du roman français naze... Il a du bol que la machine à laver soit hors service, celui-là.

Ma rentrée littéraire ou Comment certaines femmes écrivains nous cassent les ovaires

Par Méthylène Craspec

De mieux en mieux : après le coup du livre sur la maternité (« Le Bébé » de Darrieussecq), le coup du livre sur l'enfant mort (« Tom est mort » de Darrieussecq, encore elle — elle n'a pas volé le pastiche intitulé « Pilou est mort » publié sur ce blog par l'excellente et injustement méconnue Machor Zipout.—, Camille Laurens, j'en passe et des meilleures), en voilà une qui nous pond un bouquin (c'est le cas de dire) sur sa dépression

post-partum : c'est Elif Shafak et son livre s'appelle « Lait noir » (édité chez Phébus). A quand le poster de l'échographie offert en cadeau avec le livre ? Je propose un projet de loi interdisant à toutes personnes venant d'avoir un enfant de créer une oeuvre d'art (ça donne toujours les plus mauvais films, les pires livres et les chansons les plus ridicules). Bonne joueuse, je propose des thèmes féminins aux femmes en manque d'inspiration qui voudraient un article dans *Elle* : « La pose de mon stérilet », « Mon premier tampon », « La vie sexuelle d'une femme ménopausée », « Ma première mammographie ».

Si vous voulez lire un roman écrit par une femme sur une femme, mais qui en dit aussi beaucoup sur une société et une époque, lisez plutôt « La faculté des rêves » de Sara Stridsberg (chez Stock) : elle crée une fiction (ce n'est pas une bio mais une vraie création littéraire) à partir du personnage haut en couleur de Valérie Solanas, connue pour avoir tiré sur Andy Warhol mais aussi pour son pamphlet au féminisme on ne peut plus radical « Scum manifesto » (qui proposait ni plus ni moins que de castrer tous les hommes, mesure peut-être un chouia exagéré). A la manière de Joyce Carol Oates avec Marilyn Monroe dans « Blonde », son modèle revendiqué, elle mélange éléments biographiques et fiction inspirée d'une femme mythique (même si Solanas est beaucoup moins connue, surtout en France).

A part ça, je crois que j'ai trouvé le bouquin le plus nul de cette rentrée haut la main, à côté duquel PPDA ou Nicolas Fargues font figure de petit bras (pour ne pas dire de petite bite) : le livre de Yann Moix sur Mickaël Jackson. Comment a-t-il fait pour faire un bouquin sur la mort d'un mec il y a trois mois ? Simple : il a mis neuf jours et franchement c'est encore trop vu le résultat inepte. Décidément le pauvre Yann Moix me ferait presque pitié, tellement son manque d'inspiration est flagrant : après les sosies de Cloclo, la vie d'une sainte, maintenant ce vieux pédophile ringardos de Jackson...à quand la bio de J.F. Copé ?

Il aura vraiment touché le fond.

Ma rentrée littéraire ou Comment je vis depuis trop longtemps avec Alexandre Jardin
par Méthylène Craspec

J'ai grandi avec Alexandre Jardin. Comment est-ce possible me direz-vous, moi qui suis plutôt de la génération Harry Potter ? Chaque famille a son mouton noir, en général un surveillant de prison facho, un chômeur alcoolo, parfois un S.D.F. que son ex-femme fait semblant de ne pas reconnaître quand elle le croise sur le parking de Carrefour — à moins qu'à cause de lui, elle soit obligée de se rabattre sur Simply Market, faisant ainsi un détour

d'un bon kilomètre. Dans ma famille, c'est ma tante, la sœur de ma mère, qui joue le rôle de la brebis égarée : gauche tendance steak de soja (tout le monde ne peut pas se payer du caviar), sobre (même si sa cuite de Noël dernier restera dans toutes les mémoires à cause de l'obscène strip-tease auquel elle s'est livrée peu avant la bûche), intégrée socialement (quoi de plus intégrée socialement qu'une assistante dentaire ?) et proprio d'un coquet pavillon de 100 mètres carrés en banlieue toulousaine, qu'a-t-elle fait pour mériter le mépris de sa sœur et de son beaufrère (mon père, si vous suivez) ? Je vous le donne en mille : elle est fan d'Alexandre Jardin et on ne lui pardonne pas ce crime de lèse-littérature. Ses bouquins dédicacés constituent l'intégralité de sa mini bibliothèque. Elle a même un jour poussé le vice jusqu'à se vieillir de 20 ans — teinture grise tirant sur le mauve, accentuation des rides à l'aide de divers produits, panoplie de vieille avec jupe droite marron en laine arrivant à mi-mollet, plusieurs couches de Damart, gilet à la coupe approximative et à la couleur improbable — pour pouvoir adhérer à l'assoc' créée par Jardin où les vieux lisent des bouquins à des gosses car il devait venir pour l'inauguration. Du coup, quand il l'a croisée plus tard à un salon du livre, il ne l'a pas reconnue et l'a prise pour sa fille (ironie du sort quand on sait que non seulement elle n'a pas de fille mais qu'en plus elle n'a plus de mère). Bref, ma mère étant une femme très active — entre la librairie, le conseil municipal, son amant, son club de lecture, etc. —, c'est souvent ma tante qui me gardait le mercredi et les week-ends et dans mon ennui abyssal (la moyenne d'âge du quartier étant de 67 ans), je me suis tapé toute la bibliographie de Monsieur Jardin — c'est dire si j'ai eu une enfance difficile.

Que penser de son dernier roman, « Quinze ans après », qui lui vaut la une d'un grand journal avec le titre élogieux de « L'amour en charentaise » ? Lui, Alex, le chantre de l'amour passion aurait la libido en berne ? Je ne peux m'y résoudre (un peu comme quand on a su que Le Pen était au deuxième tour en 2002). Souvenez-vous de *Fanfan* et ne me dites pas que vous n'avez pas vu le film avec Sophie Marceau et Vincent Perez : je ne vous crois pas ! Et bien, dans ce roman, on retrouve Alexandre et Fanfan quinze ans après le début de leur histoire. Suspens à tous les étages : sont-ils devenus de vieux croûtons restant ensemble faute de mieux ? On s'en fout complètement, me ferez-vous remarquer, mais c'est là tout le charme d'Alexandre Jardin : il écrit comme une buse, ses livres sont à chier, il ressasse les mêmes inepties depuis des lustres et pourtant ses bouquins se vendent — mieux, ils se lisent. J'avoue, je suis une lectrice d'Alexandre Jardin, mais ne me jetez pas la pierre, c'est un traumatisme d'enfance, un peu comme une mauvaise habitude — qui reprocherait à Natacha Kampush d'aller dormir à la cave de temps à autre en souvenir du bon vieux temps ?

Pour conclure, s'il faut choisir entre l'amour en charentaise avec Alex Jardin et l'amour en tongs avec Nicolas Fargues, mon choix est vite fait. Ne les écoute pas, Alex (surtout pas ce méchant d'Eric « Faustine » Naulleau qui n'est qu'un jaloux) : tu es toujours le chouchou des ménagères de moins de 50 ans (et plus) même si on regrette ta période aux folles bouclettes en liberté. Mais on ne peut pas être et avoir été, comme dit mon père, la larme à l'œil en caressant son crâne presque chauve d'une main consolante quand il regarde ses photos de jeunesse, du temps où il paradait dans les rues de Toulouse, la crinière au vent avec ses camarades maoïstes.

Ma rentrée littéraire ou Comment j'ai créé une hécatombe parmi les lectrices de Justine Lévy
par Méthylène Craspec

La rentrée a commencé et j'ai plus que ça à faire de feuilleter tous les romans merdiques de la rentrée : j'ai le bac à la fin de l'année, moi. Pourtant, tous les samedis matins, j'effectue mon rituel immuable : je vais m'acheter un pain aux raisins à la boulangerie du coin (j'en ai marre des crêpes matin midi et soir, en entrée, en dessert, en plat principal !) et je me plante en plein milieu de la librairie/crêperie de mes parents pendant l'heure d'affluence au grand désespoir de mes parents qui préféreraient me voir derrière la caisse. Observer les clients a toujours été ma passion : ceux de la librairie bien sûr, je me fous pas mal du profil psycho-sociologique du mangeur de crêpe au sucre comparé à celui du dévoreur de crêpes à la chantilly. Par contre, savoir qui lit Benchetrit m'intrigue : c'est pourquoi je me fais passer pour une étudiante en socio et j'interroge les clients. La conclusion est sans appel : le lecteur de Benchetrit est une femme, entre 30 et 35 ans, souvent affublée de lunettes et dans une proportion non négligeable de foulards à fleurs. Interrogées sur les motivations d'achat du livre, ces lectrices disent je cite le trouver « mignon », « chou » « craquant » ou « attendrissant » et « sensible » pour celles dotées d'un vocabulaire assez riche témoignant d'études supérieures sanctionnant au moins un niveau bac + 2. Cependant, ne nous leurrions pas : Samuel Benchetrit est à la littérature ce que Grégoire et sa pitoyable chanson sur la « ronde des nazes » est à la chanson, c'est-à-dire un éternel ado neuneu sans talent véritable pétri de bons sentiments jusqu'à l'insipide (son dernier bouquin le prouve aisément).

Les lectrices de « Mauvaise fille » de Justine Lévy sont comme elle (sauf qu'elles n'ont pas toutes un père philosophe millionnaire et ridicule) : des petites pestes idiotes se croyant dotées d'un humour ravageur doublé d'une forte capacité d'autodérision et ayant un

goût de chiotte pour les mecs (je vous rappelle qu'après avoir été avec Raphaël Enthoven, le type le plus chiant et sinistre de la planète, Justine s'est tapé Chico, ce qui en dit long). Bref, après avoir lu les deux premières phrases de son bouquin d'autofiction à chier à l'écriture pitoyable de collégienne immature nous racontant par le menu comme il est difficile de devenir mère quand on est en train de perdre sa propre mère (putain, je vais chialer !), je décidai que les lectrices d'une telle horreur ne méritaient même pas qu'on les interroge sur leurs motivations d'achats : je me contentais donc de leur faire des croche-pieds en douce, dissimulée derrière une pile de Marie N'Diaye. La pile de Marie N'Diaye monte à environ deux mètres de haut : non pas qu'on n'en vend pas (elle est d'ailleurs en vente partout et ici aussi) mais mes parents ont eu l'imprudence d'en commander 3000 pour sa venue à la librairie en dédicace or quand elle a décliné pour grippe aviaire, on s'est retrouvé avec tous les exemplaires et on est bien emmerdé.

Bref, samedi je me suis bien marré à voir les lectrices de Justine Lévy s'étaler sur le parquet ciré de frais de notre belle librairie...

Les temps sont durs, on s'amuse comme on peut.

Ma rentrée littéraire ou Comment je pourrais écrire à moindre frais la vie sexuelle de Méthylène C.

par Méthylène Craspec

J'ai beau avoir suivi les conseils de Mémé Chouchen (voir « Les bons plans drague à peu de frais de Mémé Chouchen » dans l'article consacré), il n'est pas aisé de trouver chaussure à son pied quand on est une lycéenne un peu plus maligne que la moyenne et ce n'est pas parmi les gros lourds de mon lycée que je peux faire mon marché sexuel. Par conséquent, je ne m'en cache pas : je fais parfois mon quatre heures de jeunes écrivains venus en séances de dédicaces dans la librairie de mes parents, et ce même si je n'ai pas lu leur livre et que pour certains je ne les lirais pas même si on me mettait un couteau (ou une tronçonneuse) sous la gorge.

Vous voulez des détails ? Non, je ne me suis pas tapé Nicolas Fargues si vous voulez savoir : c'est pas que j'aurais pas voulu mais il avait une gastro carabinée, le pauvre, et je ne suis pas du genre kamikaze. David Foenkinos ? je ne préfère pas en parler, un mauvais souvenir... Mais bon, ça marchera mieux la prochaine fois, peut-être, « Dave » : tu sais, un homme c'est pas une machine... Beaucoup, malgré leur jeune âge, sont mariés et pères de famille et je ne voudrais pas leur nuire en relatant nos aventures dans ce blog. Je peux vous

faire la liste par contre de tous ceux avec qui ça ne s'est pas fait : Sollers (j'avais trop de scrupules vu que j'ai bien vu que ma mère aussi était intéressée), d'Ormesson et Orsenna (trop vieux et trop chiants même pour une heure ou deux, en plus ils étaient partant pour un truc à trois : un vieux d'accord mais deux bonjour les dégâts !), Moix (faut pas déconner non plus, je suis pas mère Teresa), Bégaudeau (il préfère les femmes de 40 ans, le con, et du coup c'est ma prof de maths qui a passé la nuit avec lui : si c'est pas la définition de l'humiliation ça ! Heureusement, j'ai cru comprendre que j'avais rien raté).

Sinon, entre deux parties de jambes en l'air et deux cours de philo chiants comme la mort dispensés par un ancien curé défroqué (je me demande bien qui a pu avoir envie de lui enlever son froc), je continue à bouquiner et j'ai lu un chouette livre récemment, ça s'appelle « Comme la grenouille sur son nénuphar » de Tom Robbins et c'est publié par Gallmeister, une jeune maison d'édition à suivre (putain, je parle comme ma mère !). C'est le récit à la deuxième personne du singulier du week-end déjanté d'une jeune femme ambitieuse travaillant dans la finance : le lecteur se retrouve ainsi dans la peau de Gwen, 29 ans, des dents qui rayent le parquet, une voix de gamine insupportable, affublée d'un mec bûcheron qui sillonne la ville pour retrouver son singe, d'une meilleure copine obèse et voyante qui a disparu et d'un type qui n'est pas du tout son genre qui lui coure après, le tout dans une ambiance de crise financière qui fait vaciller ses projets d'avenir (à savoir gagner un max de blé et le dépenser).

On rit presque à toutes les pages et c'est pas de refus par les temps qui courent.

Ma rentrée littéraire ou Comment je transgresse l'ordre établi pour décerner mon Goncourt 2009 à moi
par Méthylène Craspec

Je me doute bien que le Goncourt va être attribué à Laurent Mauvignier ou Marie N'Diaye... Mais mon choix est tout autre : c'est un peu une contre-proposition dans cette rentrée littéraire engluée dans le réel (guerre d'Algérie, Deuxième Guerre mondiale, etc.). Après Rahimi et Littell, on va encore récompenser un auteur s'attaquant à la réalité dans ce qu'elle a de plus sombre, voire sordide. Bref, parce qu'on ne lit pas un roman comme on lit un journal ou un livre d'Histoire, je plaide pour la revanche de l'imagination sur le réalisme.

En effet « Ce que je sais de Vera Candida » de Véronique Ovaldé (son sixième roman) est un livre où le terme de « réalisme » ne peut être accolé qu'à l'adjectif « magique ». L'univers féerique et un brin loufoque de Véronique Ovaldé est peuplé d'ogre, de sorcière, de

fantôme, de drôles de petits animaux grouillant dans la forêt : on est ici clairement dans l'univers du conte (pour adulte quand même). Il y a même un remake du petit chaperon rouge, mais un petit chaperon rouge de quinze ans qui se ferait engrosser par son loup/grand-père.

Il était une fois donc, à Vatapuna, île imaginaire — qui fait penser à Macondo, le village de « Cent ans de solitude » de Garcia Marquez —, Rose Bustamente, une ancienne prostituée reconvertie en pêcheuse de poissons volants la quarantaine venant. Quand elle fait l'erreur de monter au château de Jeronimo pour lui vendre ses poissons, elle ne sait pas qu'elle va y rester plus longtemps que prévu et en repartir enceinte. Commence alors le récit d'une dynastie de femmes (Rose, Violette, Vera Candida et Monica Rose) tentant désespérément d'être libres et de briser les chaînes d'un destin tout tracé. La construction du roman est très finaude (un des mots qui revient d'ailleurs souvent) : on commence par le retour de Vera Candida à Vatapuna, 25 ans après avoir fui l'île et on se demande pourquoi elle revient et ce qui lui est arrivé depuis — suspens... Puis les vies de Rose et Violette défilent devant nous, avant que l'on ne revienne sur les jeunes années de Vera Candida, et que, bouclant la boucle, on la retrouve à 39 ans, de retour dans son île... Entre temps, elle aura mis au monde une petite fille, travaillé de nuit dans une usine de panier repas, vécu au Palais des Morues, maison accueillant des filles-mères tenue par une ancienne épouse d'un nazi, et rencontré un journaliste idéaliste.

Il y a beaucoup d'humour mais surtout de fantaisie chez Véronique Ovaldé, sûrement l'écrivain français qui creuse le plus la veine imaginative, refusant l'autofiction et le roman historique ou sociétal. En plus, ça fait vraiment plaisir de lire un roman où ne se dit pas que l'auteur ou l'éditeur aurait dû couper cinquante, cent, voire deux cent pages (je ne citerai pas de nom) : ici rien à jeter de la première à la dernière page (la 292).

Vivement le prochain Véronique Ovaldé et merde au jury du Goncourt !

Ma rentrée littéraire ou Comment du haut de mes 17 ans et demi je fais le bilan des prix littéraires

par Méthylène Craspec

Passons sur le Nobel de Littérature qui comme souvent (à part l'an dernier où Le Clézio a été récompensé) a été attribué à un écrivain inconnu au bataillon, y compris de beaucoup de libraires et bibliothécaires : Herta Muller, késako ?

Pour le Prix des Prix, à savoir le Goncourt, Minuit s'est fait damer le pion par Gallimard comme d'hab' et c'est Marie N'Diaye et ses « Trois femmes puissantes » qui a raflé la mise. Franchement, elle n'avait pas besoin de ce prix : adoubée par Jérôme Lindon qui l'a publiée à 17 ans et chouchou des critiques surtout depuis « Rosie Carpe » malgré sa prose lourde et indigeste, elle a depuis longtemps la carte comme on dit. D'autant qu'avec ce livre, elle a enfin touché un très grand public, flirtant avec les premières places du classement des meilleures ventes à côté de poids lourd genre Nothomb qui boxent dans une autre catégorie.

Grasset fait coup double avec deux livres qui n'ont a priori aucun point commun, à part la dimension autobiographique : Beigbeder avec le Renaudot et Dany Lafférière (ce dernier, Canadien d'origine haïtienne, nous prouvant que le monde ne se résume pas aux Champs-Élysées et la vie à s'envoyer des rails de coke sur de capots de bagnole) avec le Médicis. Quant au Médicis Essais, il a été donné à Alain Ferry (j'espère pour lui qu'il n'est pas de la famille de Luc, ce « piètre penseur » comme l'affirme un récent bouquin) pour « Mémoire d'un fou d'Emma » (Seuil).

Bref, c'est encore Gall/Gra/Seuil qui tirent leur épingle du jeu et auront droit à de beaux bandeaux rouges sur leurs bouquins, les transformant ainsi en cadeaux de Noël idéaux pour les gens qui n'ont pas d'idées ou pire qui ignorent le goûts des locdus à qui ils offrent des cadeaux. Exception notable pour deux petites maisons d'édition récompensées par le biais de deux auteurs dits « exigeants » et faisant de la littérature un peu haut de gamme. Le Prix du Roman de l'Académie Française est allé à Pierre Michon pour « Les Onze » chez Verdier. Je l'ai lu et je vous le conseille, même si c'est quand même une écriture très classique et un thème moyennement rock and roll (une histoire de vrai-faux tableau sur la Révolution). Saluons l'arrivée d'un nouveau prix : le Poche Renaudot qui a récompensé Hubert Haddad « Palestine » (Zulma). Je ne l'ai pas lu mais vu le titre je le déconseillerais aux fans de Patrick Sébastien qui voudraient se mettre à la lecture pendant leurs heures perdues.

Heureusement, on a évité le pire mais frôlé le ridicule : il y a eu un juré du Médicis pour donner sa voix à Justine Lévy (Pierre Leroy pour ne pas le citer). Sinon, le Médicis Etranger a plutôt une belle gueule (je parle du livre *et* de l'auteur) avec Dave Eggers pour « Le Grand quoi » (encore Gallimard). Il est le fondateur de la revue américaine « Mac Sweeney's » qui défend l'expérimentation en littérature : un recueil de nouvelles des auteurs publiés dans cette revue existe en poche (chez Folio), allez y jeter un œil si vous êtes curieux, il y a des choses intéressantes.

Ma rentrée littéraire ou Comment entre deux devoirs de philo je fais le bilan de la rentrée littéraire derrière la caisse de la librairie-crêperie familiale
par Méthylène Craspec

Je crains que la vraie star du monde littéraire en ce moment soit Chirac au salon du livre de Brive-la-Gaillarde (haut lieu de l'échangisme, cf. la rencontre Angot/Doc Gynéco). Pour ma part je préférerais le voir en prison (écoutez la chanson des Wampas sur le sujet) que de me faire dédicacer ses mémoires écrites par quelque nègre de seconde zone pour payer ses impôts, en plus j'aurais peur qu'il me le tache de ses doigts dégueus et grassex pleins de sauciflard ou de pâté. « Chaque pas doit être un but » n'est que le premier tome des mémoires de Super menteur et franchement s'il ne révèle pas dans le tome 2 qu'il a couché avec Madonna ou mieux qu'il a eu une relation S.M. avec Ballardur, il aura l'air d'un gland à côté de ce vieux briscard mytho de Giscard.

Pour ce dernier billet d'humeur, faisons le bilan de la rentrée littéraire.

Premièrement, les livres aux bons titres accrocheurs comme « Le club des incorrigibles optimistes » ont cartonné, et ce même si l'écriture laisse à désirer. Deuxièmement, le livre sur un Grand Sujet genre la guerre a toujours la côte auprès des critiques et des lecteurs : Haenel, Mauvignier (certainement le meilleur : si vous ne devez en lire qu'un, lisez celui-là), etc. A côté de cela, les livres sur Rien se multiplient : Foenkinos, Fargues, j'en passe et des pires. Enfin, les critiques se sont encore trop focalisés sur les auteurs français alors que de très bons livres écrits par des écrivains étrangers sont plus ou moins passés à la trappe. On a beaucoup parlé de Roth et Mac Inerney (deux mecs, deux blancs, deux américains, deux plus de cinquante ans) et trop peu à mon goût des excellents romans de la Suédoise Sara Stridsberg « La faculté des rêves » (Stock) et de la Cubaine Wendy Guerra, « Mère Cuba » (Stock également).

A part ça, toujours pas d'émissions littéraires dignes de ce nom à la télé, même si « La Grande librairie » est plutôt bien foutue avec ses visites en librairies et ses émissions exceptionnelles à l'étranger et surtout on y parle de littérature, d'écriture, de style et ce n'est pas si fréquent dans le monde de la critique ou de plus en plus, le pitch et la photo de l'auteur sont censés « faire le livre », y compris dans le pourtant réputé « Monde des livres ».

On se retrouve en janvier pour la deuxième fournée de la rentrée littéraire et en attendant ne vous mettez pas n'importe quel livre devant les yeux !